

BESANÇON–PARIS, MA JEUNESSE ÉTUDIANTE EN FRANCE EN 1968

TIBOR SZABÓ

Université de Szeged
Szeged, Hongrie

Tout d’abord, je tiens à souligner que je me considère comme un soixante-huitard. Toute ma carrière intellectuelle et universitaire est marquée par le séjour et les études que j’ai effectués en France autour de cette époque. En tant que boursier du gouvernement français (dans le cadre du protocole d’échanges franco-hongrois), j’ai en effet vécu trois mois en Franche-Comté puis un mois à Paris entre novembre 1968 et mars 1969. Il est vrai que la grande vague de contestation étudiante était alors déjà passée, mais les « manifs » étaient encore fréquentes, tant à Besançon qu’à Paris, naturellement. Après avoir été inscrit aux cours universitaires de langue et littérature françaises à Besançon, je me suis inscrit à plusieurs cours de philosophie à Paris. Depuis des années, je souhaitais étudier en France, mais c’est par hasard que j’ai eu la chance d’y être précisément en 1968.

Comment cela se fait-il – en fin de compte – que j’ai pu passer quatre mois en France en cette année historique ? Depuis 1965, j’étais inscrit à l’Université de Szeged dans deux spécialités : la langue et la littérature française et italienne. Dès le début de mes études, je m’étais orienté vers des pays qui étaient alors considérés comme « ennemis » des pays soi-disant socialistes. De fait, dès le début de ma prise de conscience idéologique, je m’étais intéressé à la situation socio-politique des pays d’Europe occidentale. Peu d’information filtrait à travers le contrôle sévère des médias. Les frontières des pays socialistes étaient fermées par le rideau de fer. Après l’échec de la révolution de 1956, la situation politique en Hongrie était devenue encore plus dure pour la population. Dans les années soixante, les citoyens hongrois ne disposaient pas matériellement d’un passeport et s’il désiraient sortir du pays, ils devaient en faire la demande aux autorités (le précieux document devait bien sûr être restitué aux autorités dès le retour au pays). La sortie du territoire était d’ailleurs à l’époque l’une des faveurs les plus difficiles à obtenir. Lors de mes premières années d’étude, les autorités (surtout policières) refusèrent à au moins dix reprises de me donner un passeport, en dépit de l’avis favorable de mes professeurs à l’Université de Szeged, qui souhaitaient m’envoyer à l’étranger pour un séjour de courte durée. La réponse des autorités était invaria-

blement la suivante : « Votre projet de voyage à l'étranger contrevient à l'intérêt général ». Et pourtant, en 1968, pour des raisons que j'ignore, justement cette même année, j'obtins enfin la permission de sortie et une bourse d'études en France.

Pour faire comprendre ce qu'un séjour de quatre mois en France représentait à l'époque, il faut se rappeler la situation dictatoriale dans laquelle se trouvaient les pays socialistes, dont on a esquissé quelques aspects ci-dessus. La Hongrie était un pays dans lequel l'État-parti décidait directement du sort de chaque individu. Avant d'être autorisé à voyager, ma seule consolation avait été de correspondre avec de jeunes Français. À l'époque, dans certaines revues ou journaux d'information, les étrangers passaient des annonces pour correspondre avec des jeunes gens des pays de l'Est et mieux connaître la situation des pays en question. C'est ainsi que j'eus la chance d'échanger une vaste correspondance avec des jeunes français, des lettres et des cartes postales, et même parfois de petits cadeaux. Or l'année même de mon départ en France, qui devait avoir lieu en novembre, certains correspondants et amis parisiens (comme par exemple Roland Comignaghi) virent me rendre visite pendant l'été. À l'occasion d'un séjour en Hongrie, ils étaient pour la plupart étudiants et ouvriers ou du moins travailleurs d'orientation socialiste, intéressés par l'étude politique et idéologique de la Hongrie, mais il y avait aussi parmi eux des patrons et cadres d'entreprise, l'un d'eux, épicurien incomparable, est resté un bon ami, et un autre était cadre chez Renault à Boulogne Billancourt. Tous étaient enchantés de pouvoir parler français avec moi pour obtenir des renseignements officiels sur un pays socialiste. Le 20 août, nous étions au bord du *Lac Balaton* quand eut lieu l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes militaires des pays socialistes. Pendant que nous commentions ensemble la situation, je prenais connaissance d'idées bien différentes de l'opinion officielle hongroise. Je me rappelle avoir été frappé par la clarté du raisonnement de mes amis. Quelques mois plus tard, lors de mon séjour en France, l'influence française allait continuer son œuvre. La confrontation à la diversité des opinions et des points de vue allait finalement modifier non seulement mes idées sur la politique et sur la société, mais, en même temps, mon orientation mentale, c'est-à-dire la méthode par laquelle je considérais le monde et ses diversités, ses antagonismes et ses contradictions. Des convictions déjà partiellement formées en Hongrie (au préalable, dans ma famille, puis à travers les contacts avec mes correspondants) allaient être considérablement renforcées pendant mon séjour en France. Et depuis, je n'ai jamais cessé de considérer tout événement (sans exception) dans un esprit réfléchi et critique, sans préconception.

Quelles que soit les circonstances, le départ de la Hongrie n'était pas une simple formalité. Du reste, comme je l'ai déjà souligné, je n'ai jamais réussi à comprendre pourquoi c'est précisément en 1968, en pleine contestation étudiante et ouvrière, que l'on m'a finalement accordé ce visa pour la France. Je fus convo-

qué au Ministère de l'Éducation où l'on me remit les documents nécessaires en me conseillant vivement de m'abstenir de toute immixtion dans quelque manifestation. Avec ces conseils dans ma valise, je pris l'avion en direction de Paris où nous atterrîmes après un bref transit à Zurich. Un ami que j'avais déjà connu lors de sa visite en Hongrie au mois d'août m'attendait à l'aéroport du Bourget. Une période importante de ma vie a commencée ce 4 novembre 1968.

Je passai d'abord quelques jours à Paris en visitant les merveilleux monuments historiques et culturels de la capitale. Paris me surprenait, voire me choquait : en compagnie de mon ami (avec qui j'entretiens aujourd'hui des relations toujours aussi amicales), je vis le Louvre, la place de la Concorde, la tour Eiffel, le quartier latin, la Sorbonne, l'opéra, puis nous allâmes au château de Versailles. Dans les musées de Paris, j'admirai les œuvres des plus importants peintres du monde, Delacroix, Courbet, Monet, Matisse, Rouault, Dufy, Chagall, Picasso, Dali, Van Gogh, etc. J'étais fortement impressionné. Après ces quelques jours mémorables, je quittai la capitale en direction de Besançon le 12 novembre.

Avant mon départ pour la France, j'avais réussi à réserver une chambre sise quai Veil-Picard au n° 73, dans la Cité Universitaire Canot des bords du Doubs. De la fenêtre de la chambre n° 106 qui m'avait été attribuée, je pouvais admirer la belle couleur verte du fleuve, qui est restée profondément marquée dans ma mémoire. Le loyer de la chambre était de 76 Frs par mois. Le coût de la chambre et le montant de ma bourse (480 Frs) m'avaient été communiqués à l'avance dans un petit livret envoyé le C.R.O.U.S., intitulé « Étudiant étranger à Besançon » (qui est toujours en ma possession). Au bureau de l'administration, je dus répondre à quelques questions et remplir des formulaires, je me rendis également au poste de Police. Je reçus une carte de séjour, une carte d'étudiant étranger, une carte d'étudiant de la Faculté des lettres et sciences humaines, un certificat de scolarité et une attestation de couverture sociale (par la Mutuelle nationale des étudiants de France). M'étant acquitté de la somme de 25 Frs, je fus admis à l'université de Besançon en tant qu'« auditeur libre », mais avec le devoir d'assister aux cours de lettres modernes, de linguistique et de stylistique. J'ai ainsi fréquenté, pendant quelques mois, les cours de linguistique de M. Peytard, les cours de littérature française de M. Petit, sur Balzac et Proust, et un autre cours de théâtre français consacré à Claudel.

À midi, on allait au restaurant universitaire où l'on recevait un repas complet pour 1,70 Fr, ce qui était très bon marché, considérant le montant de ma bourse. Pendant que l'on faisait la queue, des activistes de différents groupes politiques distribuaient des tracts politiques invitant à participer aux débats politiques et aux manifestations qui se déroulaient régulièrement et dont l'objectif était d'obtenir des changements non seulement dans l'enseignement scolaire et universitaire, mais aussi dans plusieurs autres secteurs de la société. L'esprit révolutionnaire

soufflait de ces documents parfois sommaires : les étudiants de Besançon n'étaient pas satisfaits des résultats obtenus aux mois d'avril-mai 1968 ; ils voulaient continuer le combat et obtenir une plus grande participation aux décisions de l'université. Enthousiasmé, je participai moi aussi aux assemblées des étudiants. J'assistai, par exemple, un jour à une réunion des étudiants et des professeurs où les étudiants obligèrent M. le professeur Quémada (très renommé) à changer la méthode de ses cours et celle de ses examens : selon eux, les examens devaient se dérouler en public et le professeur devait se rendre plus disponible aux problèmes des étudiants. D'autres contestations étaient à l'ordre du jour. Un autre jour, au beau milieu d'un cours dans le grand amphithéâtre, des étudiants entrèrent et interrompirent le professeur en brandissant des pancartes, tous ceux qui partageaient leurs points de vue sur les réformes pédagogiques et sociales devaient les suivre immédiatement jusqu'au centre ville afin de protester contre la loi d'Edgar Faure, alors ministre de l'éducation. Tous les suivirent. Et moi, je les accompagnai, cette fois-ci. Plus tard, j'allais me contenter d'être un simple observateur des opérations extérieures, non sans être profondément bouleversé par des événements qui étaient pour moi extrêmement inédits. D'ailleurs, commençant peu à peu à m'habituer à ce genre de scènes, je me rapprochai du centre des débats socio-politiques, c'est-à-dire de la cafétéria qui se trouvait au rez-de-chaussée de mon bâtiment dans la cité universitaire. Presque tous les soirs, il s'y déroulait de longues discussions sur la situation politique en France et à l'étranger, auxquelles je participai activement. Dans un véritable vertige, j'entendais prononcer les noms de Marcuse, Mao, Marx, Trotski, Che Guevara et d'autres. Les étudiants critiquaient vivement le caractère oppresseur du capitalisme et réclamaient la transformation radicale et révolutionnaire du système politique. Cette liberté de ton était très sympathique au jeune homme venu d'un pays où la simple critique du régime n'était pas admise.

Mon emploi du temps était très rempli, les assemblées et les manifestations alternaient avec les cours universitaires. D'ailleurs, la fréquentation des cours et de la bibliothèque restait très importante pour moi, parce que – en fin de compte – j'étais venu en France pour y suivre des études. Au cours de stylistique, nous eûmes à travailler sur quatre thèmes : un panorama de la stylistique contemporaine, les approches linguistiques de la littérature, la sémantique et la sémiologie littéraire. À mon retour en Hongrie, j'allais abondamment puiser dans cet enseignement pour achever ma thèse sur le style littéraire de Cesare Pavese. Au cours de littérature française, le professeur aborda le Côté des Guermantes, les caractères chez Proust et son expérience du temps influencée par Bergson. On y analysa également le Lys dans la vallée de Balzac. Je suivais aussi le cours de civilisation française qui me plut énormément, qui m'incita à regarder les trésors culturels de la France dans une nouvelle perspective.

C'est alors que je commençai à fréquenter un atelier de peinture, nommément l'École des Beaux-Arts de Besançon. Je peignis un tableau abstrait à huile, intitulé *Paysage*. Avec les artistes qui se trouvaient dans cet atelier, nous discutons des questions de l'art, notamment des problèmes de composition d'un tableau. Cet intérêt pour l'art (qui était déjà le mien avant mon premier voyage en France) a été renforcé tout au long de mes relations avec la France et de mes voyages ultérieurs. J'ai en effet visité beaucoup de villes françaises comme Dijon, Lyon, Grenoble, Strasbourg, Metz, Le Havre, Honfleur, Charleville-Mézières, Reims, Ronchamp, Belfort, Sceaux, etc. Dans chacune de ces villes, j'ai visité les monuments artistiques, culturels et historiques. La peinture reste encore aujourd'hui l'une de mes occupations favorites avec le travail scientifique.

Outre ces expériences révolutionnaires, universitaires et artistiques, je continuai à compléter mes connaissances dans le domaine de la littérature en lisant beaucoup. C'est alors que j'ai commencé à lire les romans classiques français. Mes auteurs de prédilection à cette époque étaient André Gide, Albert Camus, Boris Vian et Jean-Paul Sartre. J'assistai également à des représentations théâtrales au Théâtre Municipal de Besançon et – plus tard, à Paris – à l'Opéra où j'ai eu la chance d'assister à *Carmen* de Bizet. J'assistai aussi à la représentation de la *IX^e Symphonie* de Beethoven, présentée par l'ensemble de ballet de Maurice Béjart.

Une expérience formidable à Besançon fut aussi la rencontre non seulement d'étudiants et autres citoyens français (et même de comtes et comtesses, par l'intermédiaire de mes amis de correspondance), mais aussi celle d'étudiants de divers pays du monde. J'élargis ainsi mon champ de vision grâce à des rencontres souvent très amicales avec des étudiants indiens, thaïlandais, canadiens, américains, vénézuéliens, brésiliens, argentins, irlandais, anglais, allemands (de l'Ouest), libanais, etc. Chaque jour, on organisait des soirées dans les sous-sols de l'université ou dans les chambres pour faire connaître les traditions, les coutumes, l'histoire, la société et la vie quotidienne d'un pays en particulier. Certaines amitiés ont été durables. Après ce séjour en France, certains d'entre nous sont restés en contact. À l'occasion de mon départ de Besançon, mes amis m'ont écrit une lettre d'adieu émouvante. Dans cette petite compagnie, il y avait aussi un Hongrois, émigré dissident, qui n'avait plus la possibilité de retourner en Hongrie.

Quant à moi, je quittai définitivement Besançon et son université le 10 février 1969, afin d'aller continuer mes études et visites à Paris. Dans la capitale française, je continuai à visiter les monuments de la ville (Notre-Dame, l'Orangerie, le Petit et le Grand palais, etc.), mais aussi – toujours à l'aide de mes amis français – les usines Renault à Boulogne-Billancourt où je parvins à parler avec des ouvriers. Je fréquentais la faculté des lettres de la Sorbonne, notamment un cours consacré aux conceptions de Platon sur la relativité ou l'universalité des lois (question : faut-il s'y soumettre ou ne pas s'y soumettre ? Thème éminemment actuel) et un autre sur la philosophie morale des stoïciens grecs et latins. D'autre part, l'am-

bianche politico-sociale était la même que celle que j'avais laissée derrière moi à Besançon : les contestations contre le régime gaulliste ne cessaient pas. Un jour (on était en février 1969 !), sortant de la Sorbonne, je me suis soudain trouvé au milieu d'un défilé d'étudiants hurlants qui marchaient contre un mur de policiers armés sur le Boulevard Saint-Michel. La tension était énorme entre les deux groupes qui étaient prêts à en découdre, même violemment (c'est d'ailleurs ce qui arriva une demi-heure plus tard). Le moment était difficile pour moi. Je ne parvenais pas à me décider à rejoindre les étudiants contre les policiers, ou à ne pas le faire. Sur le fond, j'étais d'accord avec les étudiants contestataires, d'autant plus que je venais de rencontrer des collègues de la Sorbonne qui m'avaient de nouveau expliqué la situation politique. Toutefois, après avoir murement réfléchi, je me décidai à ne pas prendre part à la bagarre, en pensant qu'un citoyen étranger, pour différentes raisons, ne devait pas s'y mêler, quand bien même il partageait les opinions de ses collègues d'études. D'ailleurs, à l'occasion d'une rencontre strictement privée, loin des yeux qui surveillaient en tout lieu et à tout moment, un étudiant m'avait fait un tableau assez détaillé des partis d'extrême gauche en présence (les Jeunesses communistes révolutionnaires, les Jeunesses marxistes-léninistes, les anarchistes, les maoïstes, les guevaristes, les castristes, le Mouvement du 22 mars, les situationnistes inspirés par Marcuse, etc.). Tous avaient pour objectif de prendre pour de bon le contrôle des décisions prises par les enseignants, de renouveler le syndicalisme étudiant (l'U.N.E.F.), de moderniser l'université et, en fin de compte, de renverser le système politique. J'étudiais aussi attentivement les tracts révolutionnaires, dont j'ai conservé la plupart jusqu'à ce jour.

De Hongrie, j'avais eu très peu d'information sur les événements de France. Ma culture politique était sommaire ; je n'étais pour ainsi dire pas véritablement en mesure de distinguer le socialisme et le communisme de l'extrême gauche. C'est lors de mon séjour que j'ai découvert ces nuances, en observant mes collègues étudiants et en lisant la littérature révolutionnaire. Je me rappelle m'être senti le plus proche de Che Guevara. Ce séjour en France a sans conteste contribué à ma radicalisation idéologique.

De retour en Hongrie, j'ai lu le roman de Robert Merle intitulé *Derrière la vitre*, qui décrit parfaitement l'ambiance des années 1968–69. Au cours de ces quatre mois décisifs passés en France en tant qu'observateur et – en partie – participant des événements contestataires orchestrés par les étudiants français, j'ai formé mon esprit critique, ce qui est resté il me semble un caractère constant de ma personnalité.

Après de si riches expériences universitaires et socio-politiques, il était vraiment très difficile de rentrer en Hongrie. Dans ce pays de l'immobilité sociale et politique, on parlait peu de la contestation française, bien que la critique sévère du capitalisme eût pu ne pas déplaire aux autorités, mais, douze ans après la révolution hongroise de 1956, les autorités craignaient que cela ne dégénère en contesta-

tions ou critique du régime. Je dus – pour cette raison – me contrôler et veiller à ce que je pouvais dire et ne pas dire afin d’éviter d’éveiller l’attention de la police politique. Quoi qu’il en soit, j’ai tenu à conserver pour moi-même non seulement *l’esprit* de ces événements, mais aussi tous les documents glanés lors de cette période de ma vie. J’ai aussi soigneusement préservé dans ma mémoire tout ce que j’ai vu, entendu et compris, tout ce que j’ai fait pendant ma jeunesse étudiante en France. C’est pour cette raison que je me considère encore aujourd’hui un soixante-huitard.